

Brigitte Kernel
**À cause
d'un baiser**

roman



« Peut-on aimer
deux personnes
à la fois ? »

Flammariion

À cause d'un baiser

Brigitte
Kernel



« Elle était si parfaite, comment avais-je pu soudain aimer une autre personne ? Que deux coups de téléphone, un déjeuner, un baiser, un seul baiser et quelques caresses remettent à ce point ma vie, notre vie, en question ? Qu'est-ce qui m'avait pris de dire aussi vite à Léa : j'ai embrassé une autre femme ?

La greffe avait pris, en un baiser. Un baiser qui avait duré plus de deux heures et les mains, les doigts de Marie, sous mon pull, sur ma poitrine. Il m'avait semblé que ma vie basculait. Et maintenant comment faire ?

Léa, Marie ; Marie, Léa. Peut-on donc l'espace d'un court moment, ou même d'un temps plus long, aimer deux personnes à la fois ? »

Après *Fais-moi oublier*, le nouveau roman d'amour de Brigitte Kernel. Celui d'une femme tirillée entre Léa, celle qu'elle aime, et l'envoûtante Marie qui, en un baiser, vient tout bouleverser.

Productrice-animatrice d'émissions littéraires sur France Inter, Brigitte Kernel présente « Noctiluque » tous les dimanches soirs. Elle a déjà publié plusieurs romans, dont Autobiographie d'une tueuse, Tout sur elle ou Fais-moi oublier, chez Flammarion.

Flammarion

À cause d'un baiser

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Une journée dans la vie d'Annie Moore, Presses de la Renaissance, 1993, Prix Paul Guth du premier roman ; J'ai Lu, 2003.

Un animal à vif, Le Masque, 2002; J'ai Lu, 2003.

Autobiographie d'une tueuse, Flammarion, 2002 ; J'ai Lu, 2005.

Tout sur elle, Flammarion, 2003.

Ma psy, mon amant, Belfond, 2004 ; Léo Scheer, 2011.

Les Falaises du crime, Flammarion, 2005.

Fais-moi oublier, Flammarion, 2008 ; J'ai Lu, 2010.

NOUVELLES

Exquis Cadavres, vol.1, Librio, 2001.

Exquis Cadavres, vol.2, Librio, 2002.

BIOGRAPHIES

Michel Jonasz, Seghers, 1985.

Louis de Funès, Granger, 1987 ; Le Rocher, 2004.

Véronique Sanson, Seghers, 1993.

Louis Chedid, Seghers, 2005.

ENTRETIENS

Un été d'écrivains, vol.1, Librio, 2002.

Fan attitude, Librio, 2002.

Mes étés d'écrivains, vol.2, Belfond, 2003.

Andrée Chedid, Entre Nil et Seine, Belfond, 2006.

Brigitte Kernel

À cause d'un baiser

roman

Flammarion

www.brigittekernel.com
www.facebook.com/brigittekernel

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-8129-5

*À mon père dont je suis tellement fière
de porter le nom.*

22 mars 1927-24 novembre 2011

*Elle va elle va
La remuante vie
Distançant nos fictions
Devançant tous nos rêves*

Errer, Andrée Chedid.

Au début, je m'étais dit que c'était inenvisageable, fou et délirant, tromper ma femme, mon essentielle, celle que j'avais eu l'impression de chercher toute ma vie et qui avait été si douce, si délicate, si prévenante, merveilleuse en somme, durant tant de mois, tant de journées difficiles pendant lesquelles mon père semblait se mourir. Celle qui avait tout entendu, tout vu de ma vie. Celle qui n'avait aucun défaut. Et puis, au bout de trois ans, nous étions encore si unies, ces journées sur ou sous la couette, oui, tout cela nous avait fait penser que nous étions une exception. On dit que le sentiment amoureux dure trois ans, mais non il peut durer toute la vie, nous disions-nous alors que nous venions de faire l'amour et qu'un bain parfumé aux huiles précieuses nous mélangeait.

Elle était si parfaite, comment avais-je pu aimer soudain une autre personne ?

Comment cela avait-il été possible ? Que deux coups de téléphone, un déjeuner, un baiser, un seul baiser et quelques caresses remettent à ce point ma vie, notre vie, en question ?

Qu'est-ce qui m'avait pris de dire aussi vite à Léa : j'ai embrassé une autre femme ? Pourquoi si tôt cet aveu ? Pourquoi ?

La greffe avait pris, en un baiser. Un baiser qui avait duré plus de deux heures et les mains, les doigts de Marie, sous mon pull, sur ma poitrine. Il m'avait semblé que ma vie basculait.

Et maintenant comment faire ?

Mes yeux me brûlaient. J'avais tellement envie de Marie tout à coup. Sa voix, ses rires, sa vivacité, son intelligence, sa finesse, ses cheveux couleur d'ébène rejetés en arrière, son parfum, je n'étais plus que soif, je n'étais plus que faim. Mais, il ne fallait pas, je me le répétais, c'était comme une litanie, je n'ai pas le droit, je n'ai pas le droit, ne pas faire ça à Léa, ne pas faire ça à Léa. Léa, mon amour, ma femme.

Léa, Marie ; Marie, Léa. Peut-on donc l'espace d'un court moment, ou même d'un temps plus long, aimer deux personnes à la fois ?

Dans mon corps, s'écroulaient murs, fondations, toits, populations d'images, de souvenirs, de promesses, mais aussi monceau de projets et de certitudes. Une vie en éboulis.

J'ai regardé Léa, elle a tourné la tête, là, vers la fenêtre. Elle fixait le dôme du Sacré-Cœur, ses cheveux blonds brillaient dans le reflet du pâle soleil d'hiver, enfin, et – comme le temps me parut long –, elle a laissé son visage revenir vers moi, m'a examinée comme on dissèque quelque chose que l'on ne connaît pas et qui n'a rien d'humain, j'ai détourné les yeux, je n'oublierai jamais, comment peut-on

autant aimer quelqu'un et lui infliger soudain une si intense douleur ?

Elle a murmuré je ne comprends pas. Elle a répété mais pourquoi tu me dis ça, pourquoi tu me dis ça au moment de partir pour l'aéroport ? Et elle s'est tue. Ses doigts s'entortillaient et se tordaient les uns les autres, ses pupilles étaient brillantes, ses mâchoires contractées. Pourquoi, pourquoi ?

Comment expliquer, comment répondre ?

Pourtant, je l'avais fait, je l'avais bien fait, et je ne le regrettais pas, c'était sans doute cela le pire, ne pas regretter, me dire, si c'était à refaire eh bien, oui, je le referais. L'angoisse montait et se dispersait dans mon abdomen alors que Léa affichait un regard de biche traquée.

Déjà, Marie me manquait.

Nous avions déjeuné, plusieurs fois. Quand Léa était en rendez-vous. Nous avions évoqué des choses graves et des choses futiles, nous nous étions confiées, avions esquissé un projet de week-end. Nous avons ri aussi, beaucoup.

Marie ne buvait pas une goutte d'alcool, moi non plus avais-je répondu. Et j'adore le chocolat noir, ah ! moi aussi, c'est amusant, non, ces points communs ? Longtemps, sans plus parler, nous nous étions regardées, yeux dans les yeux et c'est comme si un écrin ouateux se refermait autour de nous.

J'avais raccompagné Marie à sa voiture. Elle m'avait demandé vous voulez y monter quelques secondes ? La portière s'était refermée sur moi, son parfum dans l'habitacle et ma main vers son profil, j'avais déposé ma paume sur sa joue, sa peau était si

douce, elle avait baissé la tête, quand elle la releva ce fut pour m'embrasser.

Serrer quelqu'un à ce point dans mes bras et ressentir si fort son corps, n'est-ce pas déjà tromper ?

Vous avez fait l'amour ? a demandé Léa, et elle a ajouté, baissant les yeux, j'ai besoin de savoir.

Non. Je t'assure, non.

Vous allez faire l'amour ! C'est écrit ! Tu n'embrasses pas comme ça, aussi facilement, j'en sais quelque chose... La voix de Léa, à cette seconde-là, ce fut comme un coup de poignard dans mon ventre.

Non, non, je t'assure. Et je me suis répété ces deux mots, pas encore, pas encore.

Pas encore, c'est évidemment ce que tu te dis, n'est-ce pas ? a-t-elle grincé. Et son visage s'est métamorphosé, la colère surgissait. Jamais je n'avais vu ce rictus au coin de ses lèvres et cette manière de placer ses épaules, sa main, tous muscles bandés, la nuque raide.

Un son répétitif dans un appartement voisin, celui d'un coucou suisse. Nous avons levé la tête en même temps, j'ai pensé nous sommes donc toujours en phase et cela m'a un peu rassurée.

Pas encore, a-t-elle repris et son visage ressemblait tout à coup à un masque mortuaire.

Elle a saisi le sablier ancien que nous avions acheté dans une brocante un jour de printemps, elle l'a dressé et, d'un coup sec, l'a retourné avec brutalité sur la table basse, l'agacement montait, l'énervement, quelque chose qui ressemblait à de la colère, mais qui n'en était pas encore. Elle a articulé : Je le

sais, c'est écrit, vous ferez l'amour, aussi sûr que les grains de sable se déversent dans la bulle de verre inférieure de cet objet !

J'ai hoché la tête à l'horizontale, non, non, ça n'arrivera pas. Et j'ai pensé, irons-nous encore, Léa et moi, ensemble, en amoureuses dans une brocante ? À la mer, à Cabourg ou Annecy ? Chercherons-nous encore des coquillages à marée basse ? J'étais la noyée prise dans un tourbillon violent.

Une petite sonnerie, celle de mon portable, Léa a fixé le téléphone déposé à côté du sablier. C'est peut-être elle, a-t-elle chuchoté. J'ai répondu non, non. Elle a insisté et son regard est devenu celui d'un aigle, allez, vérifie, je veux savoir. J'ai attrapé le téléphone comme on prend un oiseau blessé. Il m'a semblé que mes gestes, ma respiration s'étaient ralentis, j'ai pensé pourvu que ce ne soit pas Marie et me suis détendue, ma mère ! J'ai lu à haute voix. Pour rassurer Léa, pour lui dire tu vois ce n'est pas elle, pas Marie, sois tranquille, les mots de ma mère étaient écrits en abrégé, elle composait ses textos comme une adolescente, souvent j'avais du mal à bien les déchiffrer : *Pourras-tu stp me rappeler avant ton départ, rien de grave, juste une précision.* Léa semblait ne pas m'écouter, elle caressait Éclipse, notre petite cocker américaine, et Éclipse, béate, ouvrait la gueule comme une gargouille, sa manière à elle de faire entendre combien elle aime être ainsi choyée.

Ce que Léa était émouvante. Cette manière de poser index et majeur sur la tête d'Éclipse et de la regarder. Tu vas sans doute avoir bientôt une autre maîtresse que moi, Éclipse, a-t-elle chuchoté mais

c'était fait pour que j'entende. Éclipse n'a pas remué la queue. Sans doute le ton de Léa provoquait-il cette absence de réaction. Les chiens savent si bien entendre nos émois, nos douleurs, tout est histoire de musicalité.

J'aimais tant Léa, je voulais la soulager, vite, le plus vite possible, lui crier, mais non, enfin Léa, Éclipse n'aura pas d'autre maîtresse, toi et moi, c'est pour la vie, personne ne pourra jamais m'éloigner de toi, je t'aime encore et fort, je ne peux pas et ne pourrai jamais vivre sans toi. Vite, prononcer ces mots, je les avais tant et tant répétés lors de ces années, et ils étaient si bons à dire, à redire. Vite empêcher le crissement de la douleur, ce coup de craie sur le tableau noir dans sa tête, dans ses oreilles, dans sa chair. Mais je pensais à Marie, Marie, comment vais-je faire pour résister ?

Léa s'est redressée, sa main n'a pas quitté la tête de la petite chienne, pourquoi tu me parlerais d'un simple baiser si tu n'étais pas déjà totalement prise ? Tu es très amoureuse, voilà la réponse, pas la peine de couper les cheveux en quatre !

Elle a fait silence, ne respirait plus, c'était un peu comme si elle manquait d'air, j'ai voulu dire ne t'inquiète pas, je vais oublier, mais aucun son n'est sorti de ma gorge. J'ai alors vu Léa poser sa main sur sa poitrine, avait-elle le cœur qui flanchait ?

Ça va ? ai-je murmuré, tu ne te sens pas bien ?

Ça va, ne t'inquiète pas, a-t-elle gémi, je suis juste irradiée de l'intérieur.

Vers l'avant, elle s'est penchée, elle respirait mieux, sa main avait quitté son torse, d'un geste rapide elle a saisi le vase en grès de Rambervillers que ma mère nous avait offert et a articulé faiblement ça n'engage tout de même pas à grand-chose un baiser.

J'ai baissé le menton, c'était étrange cette honte qui soudain m'acculait, comment désormais regarder Léa dans les yeux ? J'ai fixé mes ongles, j'avais recommencé à arracher les petites peaux tout autour, cela faisait des années que j'en avais perdu l'habitude.

Comment avais-je pu faire ça ?

Alors elle s'est redressée, se tenant le ventre comme si toute sa douleur était concentrée à cet endroit-là, comme si le monde tout entier – ses continents, ses mers, ses arbres et ses fleurs, les rêves portés par les uns et les autres – s'écroulait en elle, de la même manière que tout en moi s'effondrait, et elle a insisté, dis-moi, dis-moi, tu n'es pas amoureuse d'elle, n'est-ce pas ?

Vite, se reprendre, arrêter la machine à torture, voir Léa sereine, comme elle l'était dix minutes auparavant, hier, avant-hier, l'année dernière et tant d'autres avant, je me suis ordonné stoppe cela tout de suite, tu vas appeler Marie, lui dire que c'est fini, d'ailleurs rien n'a vraiment commencé, ta femme c'est Léa, tu l'aimes pour la vie.

Je me suis levée de ce lit que je n'arrivais pas à quitter, le plateau de petit déjeuner a basculé sur le côté, le café a inondé la couette, le jus d'orange l'a rejoint, nous avons laissé l'accident domestique se faire, tout cela n'avait aucune importance.

Ses bras, j'ai voulu me blottir dedans, j'ai fait un pas, je voulais lui murmurer dans l'oreille, là où sa peau est la plus douce, c'est fini, c'est fini. Mais Léa s'est écartée. Elle m'a repoussée, je te déteste, je te déteste, pourquoi tu me fais tant de mal, on allait fêter nos trois ans, on partait pour l'Arctique ce matin.

Je ne suis pas amoureuse, j'ai été troublée, c'est tout, n'en parlons plus, ai-je scandé.

J'aurais voulu tendre ma main vers elle et entourer la sienne de ma paume, je n'y parvenais pas, je n'y arrivais plus, un fossé nous séparait, des forces contraires, des éléments déchaînés. Elle ne pouvait plus m'aider, plus me comprendre, je venais de lui faire un mal fou, comment la protéger désormais ? Plus jamais, elle ne pourrait me faire confiance.

Le visage de Léa, ses traits, son ton et même ses yeux, ses yeux si pleins de douceur se sont durcis. Elle a articulé avec rage, comment ça « n'en parlons plus » ? Et ce fut comme si la colère décimait déjà en elle des troupes de souvenirs. Furieuse, elle a continué, mais comment peux-tu oser prononcer ces mots « n'en parlons plus » ? Tu crois qu'une chose pareille s'oublie si vite ? Si facilement ? Maintenant, cette relation est entrée dans ma tête ! Je me souviens comment tu as quitté Olivier¹ pour moi ! À peu près

1. Voir *Fais-moi oublier*, Flammarion, 2008.

de cette manière ! Tu ne te rappelles pas ? Tu lui as avoué nos premiers baisers !

Un bébé pleurait, un homme toussait, sans doute le vieux voisin asthmatique que sa famille avait abandonné l'été dernier, nous l'avions retrouvé inanimé dans la cage d'escalier, les pompiers l'avaient emmené.

Et cette musique, au loin, Mozart...

J'ai réalisé que je n'avais pas même envie d'aller aux toilettes, c'était un peu comme si tout flux, reflux avaient quitté ma chair, mes artères, mes vaisseaux, je n'arrivais même plus à penser, à réagir.

Tu te rends compte que l'avion part dans quelques heures ? a-t-elle repris, plus doucement cette fois, comme si sa voix, soudain, naissait et s'éteignait dans un même mouvement. Elle s'est tue, le temps s'est suspendu, j'essayais de calmer la peur qui montait dans mes épaules, mes veines, mon abdomen, je ne savais plus quoi dire, je me reprochais le fait d'avoir parlé, je m'injuriais, mais enfin quoi, tu n'es pas capable de tenir ta langue, pourquoi tu la fais souffrir comme ça, il suffisait de tout arrêter de cette relation, de tout arrêter tout de suite et de te tenir à cette décision !

Enfin j'ai osé tu vas m'annoncer qu'on annule le voyage, n'est-ce pas, Léa ?

Non, a-t-elle chuchoté, on n'annule pas, on y va, ça va très bien se passer, on va oublier, ce n'est rien.

Ce qu'elle avait l'air résigné, Léa, tout à coup, Léa que j'aimais tant, Léa qui produisait sur moi, en un seul regard, de si fortes émotions.

TABLE

PREMIERS TEMPS. La déchirure	25
DEUXIÈME TEMPS. La déconstruction	117
TROISIÈME TEMPS. La reconstruction	213
DERNIERS TEMPS	361

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELIN000259.N001

Dépôt légal : janvier 2012